



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 10 – juillet 2007

*Regards sur l'internet, dans ses dimensions
langagières. Penser les continuités et discontinuités*

En hommage à Jacques Anis

SOMMAIRE

Françoise Gadet : *A la mémoire de Jacques Anis*

Isabelle Pierozak : *Prendre internet pour terrain*

Florence Mourlhon-Dallies : *Communication électronique et genres du discours*

Olli Philippe Lautenbacher : *Hypertexte et réception : pour une approche trajectographique*

Michel Marcoccia et Nadia Gauducheau : *L'Analyse du rôle des smileys en production et en
réception : un retour sur la question de l'oralité des écrits numériques*

Rémi Adam van Compernelle et Lawrence Williams : *De l'oral à l'électronique : la variation
orthographique comme ressource sociostylistique et pragmatique dans le français
électronique*

Valentin Feussi : *A travers textos, courriels et tchat : des usages de français au Cameroun*

Gudrun Ledegen et Mélissa Richard : *« jv me prendre un bois monumental the wood of the
century g di ». Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits « ordinaires » à
la Réunion*

Raluca Moise : *Les SMS chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point
de vue ethnolinguistique*

Hassan Atifi : *Continuité et/ou rupture dans l'Internet multilingue : quelles langues parler
dans un forum diasporique ?*

Christine Develotte et François Mangenot : *Discontinuités didactiques et langagières au sein
d'un dispositif pédagogique en ligne*

Ida Rebelo et Helena Araujo e Sá : *Ni au bûcher, ni au podium : Le clavardage en classe de
langue*

Joanna Jereczek-Lipinska : *Le blog en politique - outil de démocratie électronique
participative ?*

Patrick Rebollar : *(Dis)continuités d'un lieu d'écriture virtuelle*

Compte rendu

Rada Tirvassen : Babault Sophie (préface de Pierre Dumont), 2006, *Langues, école et société
à Madagascar. Normes scolaires, pratiques langagières, enjeux sociaux*, Paris,
L'Harmattan, 320 p.

(DIS)CONTINUITES D'UN LIEU D'ECRITURE VIRTUELLE

Patrick Rebollar

Université Nanzan, Nagoya, Japon

« [...] je vous invite à lire mes textes comme formant une seule et même tentative, celle de situer, sur chaque face des œuvres ou des problèmes étudiés, la brisure symbolique entre l'élément plastique et l'élément graphique de la pensée. »
(Catherine Malabou, 2005 : 16)

Qu'appelle-t-on continuité ?

Il existe pour tous une continuité visible, par exemple textuelle ou musicale : elle accepte des variations, elle correspond à une attente, elle s'appuie sur une habitude éducative et culturelle – tout comme il est courant de penser la continuité et la continuation d'un chemin (attestée par la cartographie ou la fatigue) ou d'un mouvement (dont on étudie la cinétique et l'inertie).

En arrière-plan, on évoquera tout simplement la continuité mathématique : obéissance à une équation sans point d'inflexion (ligne droite, cercle, spirale, parabole, etc.). En revanche, le point d'inflexion introduit du discontinu mathématique, comme dans la sinusoïde, alors même que le commun des mortels y voit du continu. Si pour beaucoup, l'alternatif est une forme du continu, c'est que le continu *doxique* (de la vie courante ? de la doxa médiatique ? sociale ?) diffère du continu *mathématique*. Même s'il n'y paraît pas, ce point importera beaucoup pour les querelles sur la textualité ou la littérarité. Cette opposition entre réalité et apparence dépend avant tout de la perception humaine de l'échelle et de la vitesse : en effet, un œil humain ne peut voir ni le discontinu à l'échelle microscopique (il voit donc le continu d'une forme photographiée, par exemple) ni le discontinu de la succession des images à partir d'une certaine vitesse (il voit donc le continu filmique).

Hors du domaine matériel, il existe bien sûr d'autres idées de la continuité. Par exemple celle de l'identité ou du caractère d'une personne ou d'une nation, celle d'un discours d'un individu ou d'une formation politique. Ce sont des continuités perceptibles et vérifiables sur des dizaines, voire des centaines d'années. On cite même en exemple des continuités qui se sont accommodées (ou qui ont surmonté) de grandes ruptures : la civilisation chinoise, la France, qui reste une nation avant et après la Révolution française (on s'accorde cependant sur

une non-continuation de la République française pendant la période de Vichy), ou, pour un individu, Picasso, à qui on reconnaît des périodes de différents styles mais qui sont rassemblées tout de même en une seule œuvre. Ces exemples sont banals et montrent que les idées de continuités et de discontinuités sont présentes à l'esprit de tous.

Disant que deux personnes *continuent à discuter ensemble*, à *converser*, on amalgame bien en un continu le discontinu de l'alternance de parole... Le concept de continuité serait donc poreux et englobant – pour ne pas dire flou. Avant même d'en arriver (historiquement) à l'internet et aux échanges réticulaires¹, les bases du questionnement sont déjà sérieusement remises en cause...

Si l'on considère maintenant la discontinuité comme ce qui interrompt le continu, momentanément ou définitivement, alors le discontinu est la base même de toute vie car la division cellulaire a précisément pour principe d'interrompre le continu de la cellule de base, puis de chaque cellule amenée à se diviser à son tour.

Sans aller plus loin dans la biochimie, mais avec l'idée d'une diffusion de cet événement primitif dans tous les domaines, la textualité comme la musicalité trouvent leur origine dans la discontinuation d'unités de base. Le rythme, tel que le définit Henri Meschonnic dans l'ensemble de son œuvre², prime non pas sur le sens, ou sur du sens, qu'il accompagne, mais sur la construction pensée du sens. De simples encoches sur un tronc d'arbre proposent un rythme qui articule continu et discontinu pour signifier un décompte de jours ou d'années.

En fait, d'un point de vue philosophique, force est de reconnaître que continu et discontinu s'impliquent mutuellement, sont intimement liés.

Cependant, l'intelligence humaine n'amalgame pas ces deux termes (antonymes et hyponymes) dans un méta-terme (hypéronyme) parce qu'elle a conceptuellement (ontologiquement ?) besoin de leur différence, de leur complémentarité, voire de leur opposition. Par convention, j'emploierai donc, comme dans mon titre, « (dis)continuité » et « (dis)continu » pour désigner le concept qui subsume les deux termes tout en les laissant travailler l'un sur l'autre.

Ce terrain conceptuel, tel qu'ici sommairement présenté, est celui sur lequel, implicitement, toute activité et tout discours ont lieu. Mais cet implicite est souvent fatal à la possibilité d'un accord entre différentes parties, entre différents partis des actions et des discours. En effet, bien plus en aval, au moment des décisions ou des conclusions, il n'est pas rare que tout soit remis en question par un détail passé sous silence tout à fait en amont du processus : c'est que l'un tient que le continu prime sur le discontinu, quand l'autre pense le contraire. Des guerres, civiles ou autres, ont cette cause, que ce soit à propos du sang (la nationalité par le droit du sang), du territoire (les conflits de bornage, considérés comme une des origines de l'écriture), de la foi (continu vie-mort, voire cycle de réincarnations, ou fin brutale dans le néant), etc. Certains veulent défendre, parfois au prix de leur vie ou de la vie des autres, le continu ou le discontinu d'un thème particulier, sans être capables d'en penser le (dis)continu.

1 Du latin *retis*, origine étymologique de réseau, d'où le nom de mon blog : Journal LittéRéticulaire...

2 On en trouvera une version dans son Manifeste pour un parti du rythme, d'abord publié en ligne en 1999, devenu chapitre dans Célébration de la poésie (2001).

« Parce que le rythme est une forme-sujet. La forme-sujet. Qu'il renouvelle le sens des choses, que c'est par lui que nous accédons au sens que nous avons de nous défaire, que tout autour de nous se fait de se défaire, et que, en approchant cette sensation du mouvement de tout, nous-mêmes sommes une part de ce mouvement. Et si le rythme-poème est une forme-sujet, le rythme n'est plus une notion formelle, la forme elle-même n'est plus une notion formelle, celle du signe, mais une forme d'historicisation, une forme d'individuation. A bas le vieux couple de la forme et du sens. Est poème tout ce qui, dans le langage, réalise ce récitatif qu'est une subjectivation maximale du discours. Prose, vers, ou ligne. » <http://www.berlol.net/mescho2.htm>

La négociation, notamment dans des cadres parlementaires et démocratiques, est une façon de dépasser le clivage et d'inscrire ce dépassement dans des textes de lois constitutionnelles. Mais cela n'empêche pas la réémergence, comme endémique, à la génération suivante, des oppositions frontales et des conflits. La négociation, apparue un temps comme une solution supérieure, subsumante, est alors ravalée à une position inférieure, celle de l'abandon d'une position et d'une identité historiques, seules garantes d'un continu identitaire...

Or cette recherche du continu identitaire connaît un formidable développement dans l'internet³, par la recherche du passé (généalogie), par la rencontre des affinités délocalisées (communautés), par la gestion facilitée de projets communs (bénévolat).

Continuités et discontinuités dans le domaine de l'internet ne sont d'ailleurs pas aujourd'hui des idées neutres car d'importants enjeux financiers et civilisationnels dépendent des choix effectués au niveau des décideurs, des populations et des médias.

Médiatiser, socialement parlant, une « fracture numérique »⁴, comme cela fut fait en France dans les années 1990, révélait une grave discontinuité au sein de la population et permettait (en théorie) de nombreuses actions en vue de la réduire. Qu'en est-il aujourd'hui, en 2007 ?

Avant de répondre à cette question, je me permettrai de remonter un peu plus en amont. Si je repense à mes camarades de classe, du collège à l'université, de cette génération spéciale, charnière du point de vue de l'informatique, qui fut la première à pouvoir disposer d'outils informatiques mais qui n'en disposa qu'à la toute fin des études, je me demande comment chacun d'entre eux a vécu cette évolution, qui est aussi une rupture technologique, et comment cela a affecté les devenirs professionnel et individuel de chacun. En effet, la fin des années 70 dans un lycée (même dans un lycée scientifique, dans mon cas l'École nationale de Chimie, Physique, Biologie de Paris), se déroulait sans ordinateurs, tout juste quelques calculatrices programmables, apparues peu avant et d'ailleurs interdites aux examens, alors que des ordinateurs arrivèrent de façon non systématique et non massive entre 83 et 85 dans les universités, selon les disciplines, avant de lentement se généraliser dans les établissements scientifiques, moins dans les autres, et d'être accessibles à l'achat individuel pour un coût raisonnable. Une formation sérieuse aux outils informatiques n'ayant existé ni à l'école ni à l'université⁵, ni pour les enseignants ni pour les apprenants, chacun a dû, selon ses moyens et disponibilités, entrer seul et par une petite porte dans l'ère numérique (sauf bien évidemment ceux qui ont fait des études d'informatique, une minorité à cette époque).

J'imagine des différences déjà importantes dans les comportements de mes anciens camarades de classe, sans doute en rapport avec les métiers choisis avant la fin des années 80... Or la manière selon laquelle ce cap a été franchi par chacun détermine en partie les performances à l'épreuve suivante, celle de l'internet, qui commence en France vers 1994-1996, avec, de nouveau, des choix professionnels ou personnels : être connecté ou non, au travail ou à la maison, à partir de quand, consulter des pages ou en créer, pour soi ou pour son entreprise, etc. Jusqu'aux ultimes questions d'aujourd'hui – et celle que j'isole pour le propos de cet article : avoir un blog ou non, et pourquoi.

La plupart de ces questions et de ces choix sont advenus sans que chacun en ait une conscience claire, sans que chacun ait conscience d'un franchissement historique qui n'avait pas de précédent et qui ne souffrirait pas de retour en arrière. Alors que la puissance et la

3 L'internet, que j'écrirai sans majuscule, comme on dit « le train » ou « la poste », de même que j'écrirai « dans l'internet », plutôt que « sur internet », en considérant qu'il s'agit avant tout d'un volume d'informations.

4 Sur cette expression, voir l'article de Wikipédia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Fracture_num%C3%A9rique ou l'article d'Éric Guichard (2003) : <http://barthes.ens.fr/atelier/geo/Tilburg.html>.

5 Le plan « Informatique pour tous » de 1984 n'ayant pas du tout été à la hauteur des besoins (Rebollar, 2002 : 20).

polyvalence de l'ordinateur auraient dû inspirer plus de considération, notamment pour proportionner les formations, les moyens ou les études prospectives, les autorités elles-mêmes, à tous niveaux, feignaient de n'y voir qu'une mode passagère, un changement comme celui d'une machine à écrire électrique juste un peu plus rapide, alors que l'on pouvait déjà y déceler un véritable changement de paradigme. Le désir de continuité historique, dans quoi s'amalgamait fantasme de stabilité, instinct de conservation, crainte des remises en question personnelles et horreur des bouleversements hiérarchiques, l'a souvent emporté sur la clairvoyance de la rupture, inhibant le plaisir d'accompagner l'histoire et le devoir de l'encadrer – car le pire a bien été l'absence de tout débat éthique quant à l'usage des outils informatiques : dans quel but, pour quelle société, avec quels avantages humains est-il possible de développer des outils informatiques ?

L'image sociale qui sous-tend cette évocation des trente dernières années est celle d'un éclatement de l'homogénéité générationnelle, aggravé par la mobilité géographique et la flexibilité de l'emploi. Pour cette génération, la fracture numérique s'accompagne donc d'une dispersion relationnelle, d'un certain désarroi identitaire ou d'un évident effroi pratique face aux nouvelles technologies. Or, les enfants de cette génération du changement ne vivent pas les mêmes expériences et n'éprouvent pas les mêmes émotions, ces enfants étant nés dans un monde déjà informatisé (sans recours au souvenir du monde d'avant). Et l'oreille qu'ils prêtent à la parole de leurs parents et aînés sur ce sujet doit être dure ou distraite parce qu'ils n'ont aucune considération ni aménité pour ces atermoiements – quand bien même ces enfants seraient « victimes », comme on l'entend dire parfois, des conditions de vie produites par les nouvelles technologies.

J'expliquerai d'ailleurs ainsi, sans faire appel à des différences individuelles ou professionnelles, qu'il existe un très grand nombre de catégories d'utilisateurs de l'internet, et qu'elles traversent les catégories géographiques ou socioprofessionnelles. Cette diversité (discontinuité dans le corps social) est, bien sûr, à mettre en regard de l'image utopique d'une société où tout le monde aurait reçu les mêmes connaissances au même moment de sa formation, de façon concertée et continue, d'une promotion à l'autre, dans un but de véritable égalité des chances et de cohésion sociale.

Ayant disposé ces importants éléments d'approche de mon paysage (environne)mental, l'évocation de *(dis)continuités* dans le lieu virtuel que j'ai créé en novembre 2003, le *Journal LittéRéticulaire*, sera peut-être plus aisée à comprendre. Il s'agit de ce que l'on appelle communément un « blog », c'est-à-dire un site web disposant de fonctionnalités dynamiques permettant à la fois la mise à jour facile, avec calendrier, catégories, mise en page prédéfinie, et l'interactivité avec d'éventuels *lecteurs* (ici en italiques puisque la notion de lecture est remise en cause par les usages de l'internet).

(Dis)continuité du monde qui m'entoure

Il était une fois un pays où j'habitais et qui était complètement réel : gens, maisons, commerces, trains, entreprises et même quelques autres pays que j'avais de mes yeux vus, un peu. Disons, dans les années 1960-1970... Cette globalité du réel était massivement matérielle, palpable, et elle était, pourrait-on dire, contrôlée, enveloppée, transcendée par les pensées, les idées, les conceptions, les codes et les langages, contribuant tous à la totalité monadique du réel, à une représentation du monde comme un tout, un continuum.

C'était avant l'apparition des mondes virtuels. Ou de ce que l'on a cru n'être que des mondes virtuels. Alors qu'il y avait d'une part les « mondes virtuels », images plates simulant

les trois dimensions et destinées à des jeux ou à des simulations professionnelles, et d'autre part des procédures virtuelles de liaison à une autre partie du monde réel, ayant pour effet de m'abstraire (partiellement) du monde matériel qui m'entoure pour me mettre en continuité / contiguïté⁶, en temps réel, avec des parties du monde qui ne m'entourent pas. Et pas seulement pour les voir ou les entendre, les recevoir, comme le permettaient déjà la radio et la télévision, mais aussi pour interagir. Il faut reconnaître cependant que déjà le téléphone permettait une interaction réciproque à distance. Nous avons déjà cette petite expérience-là depuis près d'un siècle⁷...

La continuité virtuelle, artificielle, de parties du monde qui ne sont pas physiquement contiguës n'était possible, avant l'internet, qu'à la condition de sacrifier le temps, par la littérature ou le voyage (à l'exception de l'expérience téléphonique, donc). Cette continuité me permet aujourd'hui, par exemple, de converser par webcam avec une personne de ma famille qui se trouve à des milliers de kilomètres, d'élaborer un même document écrit ou multimédia avec plusieurs personnes connectées en différents lieux de façon synchrone ou asynchrone⁸, ou, ce que les médias ont déjà popularisé depuis longtemps, de jouer à plusieurs à des jeux (de rôle, de guerre, de société) via une plate-forme d'interaction, ou de contribuer à une encyclopédie mondiale telle que Wikipédia. On sait par ailleurs qu'un chirurgien peut opérer à distance grâce à un système de caméras et d'outils chirurgicaux contrôlables avec une très grande précision, l'ensemble des données passant par des protocoles internet sécurisés ; on imaginera facilement la déclinaison dans diverses branches professionnelles et la multiplication des services rendus à l'avenir, ainsi que les économies de temps et de frais de voyage...

Ecrans et hauts parleurs d'ordinateur font donc surgir l'ailleurs dans l'espace quotidien (ou le distant professionnel dans le bureau local, ou le conférencier de l'autre continent dans la classe d'un lycée de province), mais cette façon de trouser visuellement et auditivement la réalité de ce qui m'entoure ne serait pas différente de ce à quoi la télévision nous a habitués depuis un demi-siècle s'il n'y avait l'interactivité. Voir (et écouter) Jean-Luc Nancy à la télévision est très intéressant, mais le voir (et l'écouter) dans une visioconférence (technologie internet) au Japon alors qu'il est en France parce qu'une transplantation cardiaque lui interdit de prendre l'avion ET pouvoir le questionner directement, obtenir sa réponse spontanée, ce n'est pas du tout la même chose⁹. Le véritable changement vient de l'interaction, c'est-à-dire de la possibilité de véritablement changer ce qui n'est *normalement* pas à ma portée, parce qu'inscrit dans un autre espace, qui ne m'entoure pas, ou dépendant d'acteurs sur lesquels je n'ai pas prise. J'affirme par exemple que la mise en ligne d'un simple blog à prétention littéraire, sans avoir à se préoccuper d'instances d'édition et de diffusion, représente une proposition interactive d'une grande et précieuse nouveauté (mal comprise encore, puisque beaucoup de blogs dits littéraires ne se consacrent pas à la création mais reproduisent les hiérarchies éditoriales et journalistiques dont ils deviennent ainsi les complices ou pire, les pâles supplétifs).

La prouesse technique a, dans ce domaine, occulté la réflexion. En effet, les possibles influences de ces interactions sur la psyché humaine sont peu mentionnées – tout juste a-t-on parlé d'un effet néfaste des jeux vidéos sur la construction de la personnalité de l'enfant, craignant en particulier qu'il veuille attaquer des gens dans la rue avec la même impunité qu'à

6 La contiguïté est matérielle et spatiale, sans considération de temps, tandis que la continuité implique le temps dans une sorte d'historicisation des relations de contiguïté.

7 Expérience que le Minitel avait prolongée d'interactions textuelles et graphiques, spécifiquement pour la France (ce qui a d'ailleurs freiné l'arrivée de l'internet).

8 Par exemple en utilisant le web traitement de texte Writely : <http://www.writely.com/>

9 Il s'agit bien sûr d'une expérience vécue. L'Institut franco-japonais de Tokyo avait organisé cette visioconférence en 2000 ou 2001, après la greffe subie par Jean-Luc Nancy et la publication de *L'Intrus* (éditions Galilée, 2000).

l'écran... Comme réflexion sociétale ou ontologique, c'est un peu court (et simpliste) ! Alors que l'on brandissait dans les médias, il y a moins de dix ans, le spectre d'une jeunesse qui délaisserait l'écriture, on a assisté depuis trois ou quatre ans à une explosion de l'usage de l'écrit, via les téléphones portables et le courrier électronique. Au Japon, les fabricants avaient bien anticipé cette capacité générationnelle. Pourquoi nos médias n'ont-ils pas relayé ces informations ? Pourquoi se sont-ils transformés en Cassandre ? Quels intérêts défendaient-ils ? A quelles peurs obéissaient-ils, sans le savoir, peut-être ?...

(Dis)continuité de la connexion

« J'ai lu dans un blogue : "coupez moi ce que vous voulez mais pas Internet", je crois que je pourrais réagir comme ça moi aussi ! » (Citation du blog *Mnémoglyphes*¹⁰, billet¹¹ du 30 septembre 2006.) Qui résume l'addiction à quoi certains d'entre nous en arrivent.

Mais comment des hommes du XVII^e siècle, par exemple, satisfaits de vivre *sur leurs terres* et ne connaissant que cela, jugeraient-ils nos dépendances à l'électricité, à l'automobile, au téléphone, à la consommation de produits pour eux parfaitement inutiles ?... Ce genre de question n'attend pas de réponse mais possède la vertu de faire réfléchir, d'obliger à prendre quelque distance avec soi-même et son temps pour se mettre dans la peau d'un autre. C'est un procédé rhétorique assimilable à une téléportation de quelques secondes... Mais qu'est-ce qu'une dépendance, ou une addiction, sinon une impérative nécessité de continuité, au sujet de quelque chose qui peut être jugé nuisible dans les cas d'*excès de continuité*. L'individu sujet à cette emprise est fermement convaincu que son identité et sa survie sont intimement liées à sa pratique (tabac, alcool, travail, internet, etc.). De plus, il se trouve privé, si intelligent soit-il, des facultés de jugement qui lui permettraient de mesurer l'empire du vice ou du toxique, et le danger pour sa survie. L'addiction agit à la façon d'un virus doté d'un *leurre de continuité* (l'individu pense que ce besoin est une part de lui-même) pendant que la sape que mène ce virus vers le discontinu va bon train dans l'ombre (le virus produit l'infection, la maladie ou un processus létal tout en travaillant lui aussi à sa continuité en tant qu'espèce). C'est donc un cas de mouvements inverses et simultanés, vers le continu en conscience, vers le discontinu en inconscience : continu sensationnel, discontinu métabolique.

Mais la citation du blog *Mnémoglyphes* me mène aussi vers l'urgence de pointer une éventuelle inversion de l'importance des choses. Quand par hasard l'enfant dans un jardin découvre que *la menthe a le même goût que le chewing-gum*, nous pouvons dire que dans sa perception, la menthe dérive de la pâte à mâcher, alors que la réalité est contraire. Quand l'*homo internetus* en arrivera à négliger de se nourrir ou de payer ses factures d'électricité parce qu'il sera trop occupé par ses activités en ligne, alors sa survie même sera menacée. Il existe déjà une pathologie de dépendance à l'internet reconnue par certains médecins et hôpitaux. Mais, plus intelligent, l'*homo reticulus* emploiera sa connexion haut-débit pour se faire livrer des petits plats et demander des prélèvements automatiques...

10 Mnémoglyphes : <http://jrfactor.blogspot.com/2006/09/ne-coupez-pas.html>

11 Billet traduit l'anglais « post » qui est utilisé pour les publications de messages dans les blogs, en rattachant le geste d'envoi à la tradition journalistique de courtes chroniques sans fréquence définie.

(Dis)continuité du blog

Dans la richesse des possibilités de création de documents à mettre en ligne, le blog représente une forme à la fois aboutie et appauvrie.

Aboutie parce qu'elle utilise certains programmes parmi les plus récents et les plus élaborés à être mis gratuitement à la disposition du public (on parle alors de Web 2.0, comme une version supérieure à la version 1 que nous connaissions jusqu'alors) ; ainsi le blog est géré par une sorte de feuille de style, de patron, qui règle automatiquement tous les paramètres de l'apparence visuelle des textes et images mis en ligne — patron qui peut être modifié ou remplacé par un autre sans que cela n'affecte les contenus textuels. Ainsi le blog est synchronisé au temps du réseau, doté d'un calendrier, d'un processus de commentaires paramétrables (avec ou sans modération, par exemple), de possibilités de catégorisation et de marquage des billets qui permettent au lecteur de créer des fils de lecture différents de la chronologie des mises en ligne : par exemple, un clic sur une catégorie « livres », disponible dans la colonne d'un blog, permettra d'afficher l'un après l'autre tous les billets qui traitent de livres, même s'il n'y en a qu'un par semaine ou s'ils ne représentent qu'une quantité négligeable dans les billets du blog en question. Ces possibilités d'affichage de tri et d'indexation automatique offrent donc non pas une continuité, celle chronologique des billets du blog, mais des continuités potentielles qui s'actualisent une par une au moment du clic.

Appauvrie, disais-je, parce que l'utilisateur du blog, qui s'est inscrit à une plate-forme de blog et a choisi sa feuille de style, n'a pas besoin de conceptualiser ni de construire les outils qu'il utilise : en un mot, il n'a pas besoin de *programmer*. Le revers de la facilité, c'est en effet la banalité : des dizaines de milliers de blogs ont la même apparence, quasiment le même contenu, des publics restreints au cercle familial ou aux camarades d'école, leurs auteurs s'entichent au même moment des mêmes programmes additifs (*plug-ins*, comme les compilations musicales, les albums de photo, les émoticônes et autres animations). De même, le revers de la gratuité, c'est souvent l'omniprésence de la publicité, soit sous forme de bandeaux graphiques, animés parfois au point de détourner l'attention (mais en cela nos médias nationaux sont aussi très coupables), soit sous forme de liens contextuels issus des algorithmes de Google, particulièrement pernicieux puisqu'ils paraissent sensément à *leur place*. Toute autre solution de blog ou de site, personnel ou autre (associatif, professionnel, etc.), requiert au minimum des connaissances en langage de programmation de pages, dit HTML (quelques heures y suffisent), soit des formations poussées pour maîtriser des langages plus complexes comme PHP, XHTML et quelques autres...

La mode du blog, apparu vers 2002-2003 en France, fait suite à la mode des sites personnels, en HTML, qui datait de 1994-1995. Sans entrer dans les détails des contenus ou de leur typologie, les principales différences textuelles entre blogs et sites sont la brièveté, la fréquence et l'interactivité mise en scène : le blog est la réponse technique à l'impératif de renouvellement des contenus qui était souvent le défaut (est toujours le défaut) de bon nombre de sites, y compris les sites institutionnels, dont on attendrait (à tort ?) qu'ils donnent l'exemple. En revanche, les contenus fréquemment renouvelés glissent souvent vers la facilité des nouvelles brèves, des réactions spontanées, peu approfondies, qui deviennent comme autant d'impulsions destinées à montrer plutôt l'activité, le fait d'exister, de *compter-parmi-ceux-qui*, qu'une quelconque valeur ajoutée, originalité, etc. Je caricature à peine ; mais il existe de nombreux stades intermédiaires, fort heureusement.

Au plan de l'usage, un lecteur de blogs peut alors, grâce à un agrégateur¹² qui capte les flux RSS des blogs auxquels il a bien voulu s'abonner, parcourir rapidement des yeux des centaines de titres ou de premiers paragraphes de blogs et de médias avant de dénicher les quelques billets de valeur (à ses yeux) qui ne manquent pas, chaque jour, d'être produits par l'une ou l'autre des millions de personnes qui s'adonnent à ce type d'édition libre.

On peut ne pas apprécier ce travail de pointillisme (illusion de continu obtenue par accumulation de points) et se replier sur une liste restreinte de blogs amis et de sites sûrs. Quelque choix que l'on fasse, l'écriture et la lecture de blogs occupent un temps qui est le plus souvent pris sur le temps auparavant destiné à la télévision. Ce que savent les acteurs du PAF, qui accélèrent maintenant la *convergence* (technologique), avec la télévision accessible en continu ou à la demande dans les ordinateurs et les téléphones portables.

Textualité du (dis)continu

Le *Journal LittéRéticulaire*¹³ que j'écris depuis près de 3 ans représente aujourd'hui un volume approximatif de 2000 pages de 3000 signes au format A4 réparties en à peu près 1000 billets journaliers, avec un index patronymique de plus de 1500 entrées dans la version mensuelle. Car il y a deux versions : une version blog, celle qui est consultée grâce à son fil RSS, qui reçoit les commentaires (modérés *a posteriori*) et s'archive automatiquement dans l'ordre chronologique inverse, et une version HTML mensuelle, présentée dans l'ordre chronologique normal, statique dans le sens où elle n'offre pas la possibilité de commenter mais dans laquelle j'archive aussi les commentaires avec un ou deux mois de décalage et à partir de laquelle je compose l'index patronymique hypertextuel (chaque occurrence de nom propre est cliquable par sa date pour ouvrir le billet afférent).

Le lieu réel de mise en ligne et de stockage du blog du *JLR*, c'est-à-dire le site web à l'adresse duquel il est disponible, a été modifié deux fois¹⁴ (discontinuité) alors que son contenu, son mode d'écriture et son caractère spécifique n'ont pas été modifiés (continuité). On voit ainsi qu'à l'instar du bateau de Thésée¹⁵, le remplacement progressif de composants essentiels n'affecte ni l'identité ni le nom.

Dès le début (les premières semaines), cinq conditions essentielles (contraintes oulipiennes, presque) ont été articulées pour former l'identité du *JLR* : 1. écrire chaque jour un billet et un seul (éventuellement écrit un autre jour en cas de vacances sans connexion, ou d'indisponibilité professionnelle ou de santé), 2. servir de mémoire de la vie personnelle¹⁶

12 Un agrégateur est un site web où l'on ouvre une page personnelle dans laquelle on mémorise ensuite des sortes de favoris (les fils RSS) que le programme de l'agrégateur collecte et présente au fur et à mesure de leur mise en ligne (sans que l'on ait à aller les chercher). Le fait de cliquer sur un des articles rassemblés par l'agrégateur ouvre dans une autre fenêtre le document voulu sur son site d'origine. Les agrégateurs les plus connus actuellement sont Bloglines, Netvibes, NewsGator...

13 « LittéRéticulaire » est un néologisme placé en épigraphe de la version mensuelle du *JLR* : « néol., adj. (de littéraire et réticulaire), propriété d'un texte où s'associent, aux valeurs traditionnelles et aux figures classiques du texte littéraire, les significations et effets de sens provoqués par les liens hypertextuels au sein d'un réseau (l'internet par exemple), qu'ils aient été voulus ou non par l'auteur. »

14 A l'incitation d'un ami, je l'ai ouvert tout d'abord sur le site France-Japon.net en novembre 2003. A la suite d'un désaccord, je l'ai transféré sur la plate-forme de blogs U-blog courant 2004, mais ayant constaté divers problèmes techniques et souffrant de la présence de publicités, j'ai installé le *JLR* en septembre 2005 dans un domaine privé (loué) au moyen du logiciel de création de blog Dotclear, où il est actuellement disponible : <http://www.berlol.net/dotclear/index.php>

La version mensuelle et l'index sont accessibles à l'adresse suivante : <http://www.berlol.net/jlrindex.htm>

15 Selon le mythe, de nombreuses parties du bateau de Thésée avaient été remplacées. Cependant, c'était toujours le bateau de Thésée... Sur ce paradoxe, voir Stéphane Ferret (1996).

16 Pour ne pas dire « journal intime », expression qui ne me paraît pas convenir au *JLR*.

(pour pallier ma propre défaillance mémorielle), 3. être en relation intime avec la littérature (essayer de dire par la citation et l'analyse comment des œuvres m'affectent et me transforment), 4. enrichir autant que possible les billets de liens hypertextuels et de photographies (afin d'exploiter congrûment l'outil), 5. accepter les commentaires sans modération préalable (en respectant la loi, notamment en ce qui concerne l'insulte et la diffamation, mais sans plus).

Il ne m'appartient pas de juger de la valeur de ce que j'écris et mets en ligne. Cependant, je peux me servir du corpus formé par toutes ces pages pour effectuer un certain nombre de remarques sur la (dis)continuité.

La (dis)continuité la plus patente est la reprise thématique. Il en existe de plusieurs domaines dans le JLR : personnelles, politiques, pédagogiques, technologiques, littéraires, pour ne citer que les plus importantes.

Banalement, les (dis)continuités personnelles concernent les choses du quotidien. Il n'est pas nécessaire de s'occuper ici du retour des saisons, des préparatifs de voyage, des périodes de maladie ou des activités sportives. Cependant, trois éléments à la fois récurrents et variables (donc (dis)continus) me paraissent revêtir un intérêt pour notre sujet : T. (la dénomination de mon épouse dans le *JLR*), le poulet-frites du Saint-Martin et le « sudavélo ».

T. n'apparaît jamais directement, ni en photo ni comme sujet principal des billets. Elle ne lit d'ailleurs que très rarement le *JLR* et n'y intervient jamais par elle-même en commentaires. Elle est un élément de fond, comme on dit un bruit de fond ou une couleur de fond. Il s'agit d'une construction que l'on pourrait dire autofictionnelle, basée sur la réalité mais à laquelle il vaut mieux ne pas se fier. Comme T. est japonaise et que nous sommes au Japon, sa présence en tant que personnage informe sur le contexte historique ou culturel, relève des erreurs que je fais dans la vie courante, commente des actualités, tout cela par le fait que je le consigne. Au total, sa présence forme une ligne harmonique qui interfère de façon aléatoire avec la voix principale et provoque, de l'avis de plusieurs lecteurs, un effet de profondeur de champ. Personne ne s'oppose à ses avis (tels que je les rapporte), alors que les commentateurs s'opposent souvent aux miens...

Les frites du Saint-Martin, servies dans le restaurant éponyme qui se trouve dans le quartier de Kagurazaka, à Tokyo, sont, selon moi, les meilleures du monde. Une fois par semaine, en moyenne, nous allons dans ce restaurant que nous aimons bien, qui est une petite brasserie à la française d'un coût modique (dans un pays où « restaurant français » rime plutôt avec « luxe »). Son retour dans le *JLR* est à la fois un élément identitaire presque sécurisant, un clin d'œil au dérisoire de la vie quotidienne, une marque de connivence qu'apprécient certains lecteurs, connus ou inconnus. Voire une occasion de franchissement de la barrière textuelle : plusieurs de mes amis ou connaissances ont ainsi souhaité, par commentaire ou courriel, venir vérifier par eux-mêmes si le poulet-frites du Saint-Martin est *réellement* si bon que ça. De ceux qui l'ont fait, aucun n'a été déçu, bien au contraire. Un élément intra-diégétique du *JLR*, dont on ne sait pas toujours s'il est ou non une fiction (personne ne peut vérifier la réalité de ce que je prétends vivre), prend ainsi une valeur incitative, performative, au point que certains lecteurs en font un élément extra-diégétique. Ils seraient sans doute plus nombreux si Tokyo n'était pas si loin de Paris...

Quant au « sudavélo », il s'agit d'un vélo statique utilisé dans une salle de sport pour l'échauffement et la transpiration, pour la bonne forme et l'hygiène. Mais le retour du « sudavélo » dans le *JLR* signifie aussi, où l'on ne l'attend pas, la lecture et la cogitation littéraire. En effet, ces dizaines de minutes passées chaque fois à pédaler sans aller nulle part seraient à mes yeux du temps perdu si je ne les employais à lire, un peu en écho au *Je me souviens* de Georges Perec qu'a popularisé Sami Frey en le récitant à vélo. Par sa récurrence hebdomadaire ou mensuelle, cet *exercice* dans un centre de sport est devenu, de façon contre-

nature, un embrayeur littéraire. Mais d'un ton différent, moins analytique ou *sérieux* que les considérations littéraires provenant de cours comme ceux que je donne le samedi à l'Institut franco-japonais de Tokyo. *A contrario*, le train (*shinkansen*), pourtant pris chaque semaine ou presque, n'est pas devenu un embrayeur littéraire (ou alors seulement par le biais de la radio France Culture dont j'écoute les émissions préalablement enregistrées via le site internet de la station, et ce bien avant l'existence des *podcasts*).

Ces trois exemples montrent que des éléments du quotidien, d'un quotidien individuel qui n'offre guère d'intérêt général en soi, par leur (dis)continuité textuelle et leur (dis)contiguïté avec d'autres éléments, acquièrent un statut de *topos* du *JLR*, participant à son identité et à son économie littéraire, et sont susceptibles de provoquer chez certains lecteurs une forme de connivence extra-diégétique. Voire des effets perlocutoires plus importants, comme on va le constater avec les (dis)continuités proprement littéraires.

Je ne développerai pas les thèmes politiques et pédagogiques. Leurs (dis)continuités topiques informent principalement sur les variations et les constantes de mes positions sur les gouvernants de la France et du Japon, d'une part (on les retrouvera par l'index patronymique), ainsi que sur les nécessaires recommencements et nouveaux essais dans l'enseignement de la langue française, d'autre part – sachant que gouvernements et étudiants passent... tandis que je demeure.

En revanche, la thématique littéraire est, c'est en tout cas mon souhait, la plus importante. Les inscriptions (dis)continues et quasi quotidiennes sont celles des auteurs, des œuvres et des événements (colloques, modes, polémiques, prix littéraires, etc.). Je pourrais tout autant, pour distinguer ces sous-thématiques et les rapporter à mon expérience personnelle, parler de *grés* (au sens de la volonté inscrite dans la durée).

1. *Le gré des lectures*, à la maison, sur livre ou sur écran, dans des trains ou au centre de sport. Je ne fais jamais de résumé de livre, je trouve cela inutile. Je trouve même que les blogueurs qui s'y astreignent refont le plus souvent en pire le travail de certains éditeurs, journalistes ou enseignants. Et que cela ne donne pas envie de lire les livres ; c'est tout de même le plus grave. Je fais, de temps en temps, sans rythme prévisible, des citations commentés, par lesquelles je marque mon goût pour certaines formes littéraires (notamment pour ce qu'il est convenu d'appeler le Nouveau Roman et les productions diverses de ses continuateurs). J'essaie de noter comment tel extrait que je cite entre précisément en résonance avec des éléments de mon quotidien – non pour valoriser à outrance ma petite personne (quoique...), mais pour proposer des chemins heureux où texte et vie s'entrelacent et que chacun peut ensuite prendre de son côté. Occasionnellement, je fais se répondre l'écrit et l'oral en transcrivant un extrait d'une émission de radio à côté d'une citation du livre en question, ce qui permet également de mettre en relief les technologies de réseau par lesquelles j'ai accès à ces programmes radiophoniques.

2. *Le gré des cours trimestriels d'explication de texte* à l'Institut franco-japonais de Tokyo, pour lesquels je prends des notes approfondies dont certains éléments transparaissent avec un autre ton dans le *JLR*. Le chantier préparatoire du cours est parfois exposé, de semaine en semaine, avec des liens hypertextuels vers des ressources (dictionnaires, banques textuelles, commentaires de texte et entretiens à lire ou à écouter en ligne). Ou bien, *a posteriori*, j'expose certaines réactions des participants du cours, des incidences imprévues dans la culture japonaise, ou des propos que j'ai réussi à formuler durant le cours alors que je n'y étais pas parvenu lors de la préparation. Le cours d'octobre à décembre 2005 sur *Le Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras a ainsi donné lieu aux seules parties de mon

journal qui ont reçu un marquage permettant leur recherche et leur extraction compilée¹⁷. Le roman était alors au programme de l'agrégation de lettres et beaucoup d'étudiants *venaient (virtuellement) de France* lire le *JLR* et prendre des idées, avec la discrétion propre à ce genre de concours¹⁸, tandis qu'il suscitait, comme souvent Duras, des réactions vives et contradictoires de la part de quelques commentateurs habituels. Des billets traitant de Claude Simon (*La Route des Flandres*), de Victor Segalen (*René Leys*) et de George Sand (*La Mare au diable*) sont encore souvent consultés. Il y a donc une audience synchrone, qui suit le *JLR* régulièrement ou qui arrive par requête et référencement sur un sujet d'actualité des derniers billets, et qui alimente le fil de commentaires au jour le jour ; et il y a une audience en quelque sorte intemporelle ou intempestive, peut-être discrète parce qu'il ne paraîtrait pas *correct* de commenter à contretemps¹⁹. Ces différents groupements, regroupements et dégroupements de l'audience sont difficiles à interpréter et je ne pense pas disposer d'outils statistiques suffisants pour le faire mais ils créent consciemment et inconsciemment des images d'interlocuteurs auxquels je m'adresse à travers le *JLR* (plutôt que de dire que le *JLR* leur serait adressé). D'un point de vue plus général, je pense que la psyché du blogueur est par conséquent habitée du visage pluriel de ses lecteurs proprement innombrables et invisibles mais présents, à la différence de l'auteur d'un livre qui vise ou crée un lecteur imaginaire et absent, et n'a de lecteurs réels qu'une fois l'écriture du livre achevée, détachée de lui. La continuité vivante qui unit de façon aléatoire le blogueur à ses lecteurs (parfois eux-mêmes blogueurs) doit nécessairement resurgir sur la nature des textes produits, même s'il est difficile de voir comment. Il incombera aux chercheurs qui auront un peu de recul sur tout cela, dans dix ou quinze ans, d'essayer d'établir plus sérieusement ces effets véritablement littéraires.

3. *Le gré des événements littéraires* auxquels j'assiste, auxquels je contribue parfois, ou qu'il m'arrive exceptionnellement d'organiser. Il s'agit dans ces cas de rendre compte d'une manifestation institutionnelle, le plus souvent d'une invitation d'écrivain ou de chercheur, d'un ou deux congrès d'enseignants chaque année, plus rarement de colloques (y compris les deux que j'ai codirigés, *Fortunes de Victor Hugo* à Tokyo en novembre 2002 et *L'Internet littéraire francophone* au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle en août 2005²⁰). L'inscription de ces événements dans le *JLR* se fait le plus souvent sur un mode latéral : il ne faut pas s'attendre à un compte rendu de spécialiste – ce qui demanderait d'ailleurs beaucoup de temps et devrait répondre à une demande (institutionnelle, en particulier) – mais à quelques remarques piquantes, au soulignement d'une émotion personnelle, positive ou négative, voire à des récriminations sur les carences de l'organisation, le cas échéant. Par correction, je prends la précaution de prévenir le conférencier ou l'organisateur par courriel en joignant l'adresse du billet mis en ligne. Non qu'ils aient un droit de regard ou de censure (sauf si je contrevenais à la loi, par diffamation involontaire, par exemple), mais pour leur éviter la surprise de trouver cela par hasard, des semaines ou des mois plus tard. Jusqu'à maintenant, l'accueil de ces billets a été silencieux ou positif, avec parfois des commentaires par retour de courriel dans lesquels la surprise et un vague effroi transparaisaient. C'est là que le

17 Voir par exemple le billet du 8 octobre 2005 <http://www.berlol.net/dotclear/index.php/2005/10/08>, avec balise [RLVS-1], puis la requête "[RLVS]" (sans les guillemets) dans la fenêtre du moteur, colonne de droite, qui permet de lister les 13 billets balisés, ou copier directement :

<http://www.berlol.net/dotclear/index.php?q=RLVS>

18 Mais les statistiques de fréquentation des pages témoignent de nombreuses visites en provenance de sites pédagogiques qui avaient référencé le *JLR*.

19 L'accès aux statistiques de fréquentation des pages permet de constater les visites sur de nombreuses pages anciennes mais les lecteurs ne commentent que les pages récentes. Et ce alors que les commentaires restent en général ouverts sur tous les billets (je ne les ai fermés que sur quelques billets qui recevaient régulièrement, malgré les programmes de filtrage, des commentaires publicitaires indésirables).

20 Voir les pages qui leur sont consacrées à partir de la page d'accueil : <http://www.berlol.net/>

(dis)continu réel-virtuel tourne à l'aporie : la présence d'un blogueur, la vitesse de mise en ligne d'une information, la disponibilité et la pérennité des pages dans lesquelles un propos est rapporté inquiètent (sans raison ?) alors même que la manifestation est publique et que chaque intervenant souhaite sans doute que sa performance ait la plus grande audience possible. Exceptionnellement, quand la qualité le permet, comme récemment avec Jean-Louis Chiss²¹, je mets en ligne l'enregistrement audio que j'effectue systématiquement avec un petit appareil mp3, non sans en avoir préalablement demandé l'autorisation (pour la mise en ligne, pas pour l'enregistrement). L'accord donné se teinte d'un léger vertige appartenant au même type de (dis)continu aporétique, que l'on peut résumer par la question suivante, à laquelle je n'ai pas de réponse : « puisque c'est si simple, pourquoi l'institution invitante ne la fait pas elle-même, cette mise en ligne ?... »

4. *Le gré des débats publics* qui me voient hardiment prendre position pour Christine Angot, contre Michel Houellebecq, mais aussi rapporter mes mésaventures avec d'autres blogs littéraires. Les rentrées ou les salons littéraires, les polémiques de notoriété ou de moralité d'écrivains, les scandales de plagiat ou de médiocrité, etc., sont des occasions de débats publics dans la presse écrite, les médias audio-visuels culturels et maintenant sur les blogs spécialisés, jusqu'à devenir parfois des sortes de questions nationales... La sagesse voudrait que l'on ne s'en occupe pas car en littérature plus encore qu'en politique, la montagne souvent accouche d'une souris, tandis que critiques et insultes échangées, souvent injustes et exagérées, sont difficiles à pardonner. Cependant, avant l'existence des blogs, ces débats n'avaient lieu qu'entre spécialistes ou experts (critiques, universitaires, étudiants, intellectuels, écrivains à l'occasion) ; il fallait une discussion de café ou de salon pour que des lecteurs de base échangent opinions et noms d'oiseaux. Durant ces dernières décennies, nombreux étaient d'ailleurs les observateurs qui regrettaient que l'on ne débâte plus et que le *politiquement correct* installe partout le « consensus mou ». Des listes de discussion (*mailing lists*)²² puis des (web)forums ont été les premiers lieux virtuels, vers 1995, où le débat littéraire polémique s'est pratiqué entre internautes. Deux éléments contraires ont fait à mes yeux la *richesse* de ces échanges : d'une part, la générosité et la sollicitude de certains membres qui n'hésitaient pas à faire de longues recherches pour répondre à de parfaits inconnus, peut-être à l'autre bout de la planète, et d'autre part, la formidable part que prenait le malentendu dans les disputes, qu'il vienne de la polysémie des mots, de l'ignorance culturelle ou d'appréciations diverses de l'humour et de l'ironie. Ces deux éléments se retrouvent inchangés dans les débats qui ont lieu aujourd'hui dans les commentaires des blogs, y compris parfois dans le *JLR*, au point que je me passionne dans l'étude des conditions de la connivence comme moyen de maintenir du lien, du *continu connivent* dans l'accord entre diverses parties n'ayant pas le même avis. À la neutralité un peu froide et vaguement institutionnelle de la liste de discussion²³, le blog vient opposer la personnalisation de l'environnement, le choix unilatéral des sujets et des affinités. Au lieu que cette évolution du forum vers des niches individuelles produise des débats de plus en plus confidentiels, nous assistons depuis deux ou trois ans (temps du développement des blogs d'écrivains, bibliothécaires, éditeurs, universitaires, critiques, etc.) à d'étonnants phénomènes de constellations polémiques : au gré des commentaires signés et munis de liens hypertextes, un débat peut migrer d'un blog à l'autre et évoluer différemment ici ou là, chaque lecteur ou participant ayant alors un parcours de l'ensemble qui sera nécessairement différent de celui des autres...

21 Voir le *JLR* des 19 et 22 mai 2006, les documents audio sont toujours disponibles.

22 Historiquement, citons les listes France-Langue et Balzac-L, aujourd'hui disparues.

23 Je suis également modérateur depuis 7 ans d'une liste de discussion de 500 personnes, LITOR (Littérature & Ordinateur), et garant de cette neutralité. Cf. <http://sympa.univ-paris3.fr/wws/info/litor>

5. A ces quatre grés, s'en est ajouté un cinquième : *le gré des rencontres littéraires*. Comment cela se passe-t-il ? Dans votre blog, vous parlez d'un livre d'une façon qui diffère peut-être de ce qui se dit ailleurs, vous faites sentir comment telle phrase vous a ému, vous correspond, s'est liée à un moment donné à votre expérience personnelle, tout en soulignant quelques éléments théoriques qui structurent l'œuvre... Et cela peut être suffisant pour que l'auteur vous contacte. Soit discrètement, par courriel personnel, soit ouvertement, en commentaire public. Car occasionnellement ou compulsivement (certains me l'ont dit), des écrivains cherchent à connaître les propos qui sont tenus sur eux dans l'internet. Il est compréhensible qu'à la découverte de billets qui ne sont ni des résumés d'œuvres, ni des articles universitaires, ils soient curieux d'en savoir un peu plus, voire qu'ils soient intéressés par l'expérience en cours, et explorent plus avant le site. Notant dans mes pages une certaine constance, une interrogation récurrente de la chose littéraire qui leur agréée, les conditions de sécurité et de connivence sont alors réunies pour que quelque chose se passe, malgré les préventions que la majorité des écrivains ont encore à l'encontre de l'internet, trop rapide, trop permissif ou trop chaotique²⁴. Durant ces trois premières années du *JLR*, j'ai ainsi été contacté ou commenté par Frédérique Cléménçon, Jean-François Paillard, Dominique Meens, Alain Sevestre, et quelques autres qui ont préféré l'anonymat – sans oublier ceux que j'ai pu connaître par ailleurs (François Bon notamment, puisque sa présence dans l'internet en tant qu'écrivain est très déterminante²⁵). Il s'en est suivi des échanges auxquels d'autres commentateurs ont participé, drôles ou sérieux, polémiques ou contributifs, mais toujours instructifs, ainsi que des rencontres réelles, devenues des parties de nos vies privées (parfois reprises dans le *JLR*) – et qui auraient été impossibles sans ce journal et les technologies qui le permettent. Lieu de croisements virtuels entre populations autrefois séparées (auteurs et lecteurs, les exceptions étaient rares), amorce historique de nouveaux échanges réadaptant l'esprit des salons littéraires, un blog qui a un ton et une ligne affirmée peut, à mon avis, être une expérimentation littéraire beaucoup plus intéressante, vivante, créatrice qu'un site ou blog à prétention généraliste (portail anonyme, mono-thématique ou catégoriel, voire communautariste ou corporatiste). Dans ce cas, toutes les discontinuités, les aléas quotidiens des sujets, des personnes, des préoccupations et des fuseaux horaires trouvent des formes harmoniques et conniventes, certes fragiles et temporaires mais toujours possibles et en effet récurrentes – ce que j'appellerai de la vraie vie littéraire – et dans laquelle je trouve, personnellement (on y revient), beaucoup de satisfaction.

(Dis)continuités par les commentaires

Les continuités d'un blog par ses catégories²⁶ sont certes très utiles. Mais elles obéissent justement à une conception utilitariste du blog, du blog comme *a priori* utilitaire. Ce qui est très bien dans de nombreux cas : informations politiques, techniques, scientifiques, culturelles, etc. Pour ma part, j'ai désactivé techniquement ces catégories, qui n'apparaissent donc pas dans le *JLR* parce que je fais le choix esthétique et littéraire de ne pas être utilitaire, au sens où chaque information devrait tenir dans un paragraphe séparable des autres, à découper selon les pointillés du marquage (*tag*). Ce choix que je revendique de vouloir lier

24 En ce qui concerne la sécurité, des auteurs m'ont dit ne pas souhaiter révéler leur présence en tant que lecteurs du JLR pour ne pas risquer d'être verbalement attaqués par d'autres commentateurs... D'une façon plus globale, les auteurs sont dans une attitude plutôt timorée vis à vis de l'internet (à l'exception de quelques-uns, François Bon en tête).

25 Nos travaux nous enrichissent mutuellement. Il a publié au printemps 2006 dans la rubrique « tiers livre invite » de son site quelques réflexions que j'avais rassemblées sous le titre Anonym@t et bénévol@t sont dans un bateau... <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article372>

26 Ce dont il était question ci-dessus, dans le paragraphe intitulé « (Dis)continuité du blog ».

des choses entre elles, même quand elles n'ont *a priori* pas de rapport (tel livre lu à tel événement vécu, à telle rencontre, durant tel voyage, etc.) est la condition pour qu'elles *prennent*, comme on dit du ciment, et deviennent un texte, un billet qui respectera les consignes *oulipoides* déjà énoncées et sera le dépôt subjectif de ma journée.

En revanche, la possibilité des commentaires me paraît essentielle et faire intrinsèquement partie de la nature du blog comme outil à la fois de création mutualisée et de communication. Advenant après qu'un billet a été posté (mis en ligne), les commentaires potentiels n'en altèrent pas l'intégrité textuelle (sauf proposition de modification pertinente) mais ils manifestent le caractère vivant de sa réception et, pour tout dire, la raison d'être démocratique de ces nouveaux outils – les commentaires indésirables n'étant qu'un phénomène accidentel, et non les indices d'une invalidité du système.

Dans son billet du 10 septembre 2005, Philippe De Jonckheere affirme son refus que son *Bloc-note* soit un blog et notamment son refus des commentaires²⁷. Si l'on ne peut lui donner tort sur le fait que les commentaires sont souvent des échanges pénibles et de peu d'intérêt, nous y voyons aussi la marque d'une fermeté, voire d'une fermeture d'esprit qui exclut toute discussion publique avec d'éventuels connaissances ou amis, ceux dont on sait la qualité et dont on ne craint pas qu'ils écrivent n'importe quoi, mais qui exclut aussi la possibilité de rencontres exceptionnelles (ce dont je peux attester grâce aux commentaires du *JLR*) et même la possibilité d'un devenir positif de la pratique des commentaires (après quelques années de maturation des pratiques). Il n'exclut pas cela en théorie, mais seulement pour son cas personnel. Il perçoit donc ces outils comme des sources de disjonction et de déception à l'intérieur de son projet d'écriture ou d'œuvre. Il n'y a pas contradiction avec le fait que son site s'appelle *Le Désordre*, mais une volonté profonde que ce « désordre » reste sien. Ce que j'appellerai une démarche d'artiste, pour qui l'autarcie revendiquée protège la créativité.

Pour ma part, je ne me sens généralement pas dérangé par les commentaires et je ne les crains pas par principe. Bien au contraire, j'en attends toujours de bonnes surprises – qui viennent assez rarement, je le concède, mais qui arrivent. Et qui s'intègrent dans mon journal ou le mettent en relation forte avec d'autres sites (d'où son nom de *littéRéticulaire*, où réseau et littérature s'imbriquent et s'impliquent mutuellement). Ainsi tel jour²⁸, quand j'avais posté la photo en noir et blanc d'une jeune femme dans un train, endormie pendant sa lecture de la biographie du peintre Balthus, et qu'un commentateur avait fait une page web mettant côte à côte ma photo et une peinture de Balthus présentant une forte similitude avec la pose de la jeune femme de la photo. Ou certains débats épineux (comme le référendum sur la Constitution européenne) dans lesquels, parmi des dizaines de commentaires insipides, pouvaient se trouver de très intéressants développements qui ont réellement fait avancer ma réflexion personnelle sur ce sujet. Ou les désopilantes et moqueuses illustrations et continuations graphiques de certains de mes propos dans le journal de Jean-Claude Bourdais²⁹, qui m'ont conforté dans l'idée que je pouvais faire passer ma conception de la connivence amicale et littéraire.

27 « Ceci n'est pas un blog. Le bloc-notes du désordre n'est pas un blog. On ne peut pas faire de commentaires. On ne peut pas écrire ce que l'on pense de ce que j'écris. On n'a pas le droit de donner son avis. Sans commentaire. Circulez il n'y a rien à lire. [...] Et puis il y a les articles qui tiennent davantage lieu d'entrées dans mon journal et je suppose que je n'ai pas besoin de dire que ceux-là dans mon esprit n'appellent décidément pas le commentaire, on peut en parler, dans le sens que l'on peut m'envoyer un mail et entamer la discussion [...] » (Voir : <http://www.desordre.net/blog/blog.php3?debut=2005-09-04&fin=2005-09-10>).

28 Il s'agit du 17 mars 2005, Cf. <http://www.berlol.net/jlr200503.htm#20050317>

29 Voir <http://www.jcbourdais.net/>. Jean-Claude Bourdais, artiste et enseignant, a résidé et travaillé dans différents pays avant d'être en poste en France depuis quelques années. Craignant de s'ennuyer, il a lui aussi commencé un site web et un journal en ligne (qui n'est pas un blog) depuis trois ou quatre ans.

Ces positions diverses montrent bien que ce n'est pas l'outil technologique en lui-même qui serait porteur de continuité ou de discontinuité, mais bien les pratiques individuelles et, plus profondément, les pulsions, les réflexions et les projets de ceux qui les utilisent.

Ces attitudes dépendent aussi des habitudes culturelles des personnes, ainsi, pour ce qui est des écrivains, il faut reconnaître que leur rapport au public est en train de se transformer : « Des vannes se sont ouvertes et personne ne sait encore comment réguler le flux de commentaires qui ne peut pas ne pas arriver à l'auteur, faire retour : l'ego des auteurs, protégé depuis des siècles par un coussin de médiations, est soudain livré au cahot de toutes les routes qu'emprunte son œuvre... » (*JLR* du 6 mars 2005). Or depuis mars 2005, le milieu littéraire subit d'importantes transformations. En un an et demi, beaucoup de blogs d'auteurs sont apparus, avec tout un éventail de stratégies où apparaissent justement soit la continuité avec l'œuvre publiée (qui est parfois un véritable accompagnement commercial), soit la rupture voulue d'une marge, d'une façon différente d'écrire et de communiquer qu'offrirait le blog (voir les blogs de Chloé Delaume, Laure Limongi, Michel Houellebecq, Pierre Assouline, etc., et les récentes déclarations de Virginie Despentes³⁰).

Construction d'un moi (dis)continu

Pour finir provisoirement, sans conclure, ce qui serait une discontinuité aussi regrettable que de mourir, il resterait à considérer ontologiquement le blogueur lui-même (toute honte bue), dans son aptitude à se construire comme sujet conscient de ses capacités – et apte à en jouir autant que faire se peut.

La réalité de vivre ici ou là, de faire tel ou tel métier, de fréquenter les personnes d'un entourage accessible, familial, amical, professionnel, suffit-elle à celui qui, par la lecture, le cinéma ou la connaissance des arts s'est découvert des affinités avec des personnes vivantes mais réputées inaccessibles dans un temps où de nouvelles technologies les mettent à sa portée – si affinités partagées ? (Sans qu'il s'agisse non plus de passer son temps en rencontres aussi nombreuses que superficielles – affinités ne signifie pas mondanités.)

Après mûre réflexion, c'est dans cette question précise que convergent selon moi toutes les conditions et situations énoncées ci-dessus. Sans renier ma situation réelle ni mon entourage naturel – je ne me retire pas de la vie matérielle – je choisis une forme d'exposition littérisée de mes (dis)continuités, qui me construit jour après jour tandis que j'essaie d'en tenir le faisceau d'effets : aide-mémoire personnel, défouloir de quelques frustrations quotidiennes (et son lot de constellations polémiques), atelier expérimental de lecture et de critique de livres (et le bonheur de ses connivences constellantes), et en dernier lieu machine à lancer des

30 « BL : Y a-t-il des “règles” selon vous à suivre sur un blog littéraire par rapport à un autre média ? Y a-t-il des choses que vous vous interdisiez de faire/dire ? Non, c'est en ça que le blog est un média formidable : à chacun d'en donner ses règles. Update quotidien ou semestriel, textes courts ou fleuves, auto fiction, délires mégalomanie, critiques de spectacles, journalistique, politique, avec son, avec vidéo, avec photo, avec du sexe, avec ce qu'on veut... C'est vraiment à chacun de trouver son format et son tempo... Je crois que la gratuité est une spécificité importante, puisqu'elle dégage le poste “patron”, donc “contrôle” ; soit on fait un blog directement pour être lu par le plus de gens possibles, et le seul “patron” devient les lecteurs, soit on le fait pour quelques intimes, soit on le fait pour soi seul. Mais pour le moment, on ne le fait jamais en fonction de comment le rédac chef s'est “gratté les couilles” la veille ni d'avec qui il a dîné, ni en fonction des annonceurs et de comment ils imaginent le monde, etc. Je comparerais plutôt le blog à la presse écrite ou au bulletin de radio, qu'à de “la littérature”. Pourtant je pense que les “futurs” auteurs importants viendront du blog, assurément. » (Virginie Despentes, interview de février 2006 pour le blog Buzz... littéraire, <http://buzz.litteraire.free.fr/dotclear/index.php?2006/02/06/54>).

bouteilles par dessus bord, destinées surtout à des écrivains que j'apprécie profondément. Mais on sait les aléas des mers.

BIBLIOGRAPHIE

- FERRET S., 1996, *Le Bateau de Thésée. Le Problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Minuit.
- MALABOU C., 2005, *La Plasticité au soir de l'écriture / Dialectique, destruction, déconstruction*, Paris, Editions Léo Scheer.
- MESCHONNIC H., 2001, *Célébration de la poésie*, Paris, Verdier.
- REBOLLAR P., 2002, *Les salons littéraires sont dans l'internet*, Paris, P.U.F.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Danièle Moore, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Claude Caitucoli.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Hillary Bays (Université de Cergy-Pontoise), Marie-Madeleine Bertucci (Université de Cergy-Pontoise, IUFM), Fabien Liénard (Université du Havre), Charlotte Lindgren (Université d'Uppsala, Suède), Rachel Panckhurst (Université Montpellier 3).

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425